

INTRODUCTION

In *Méthode de l'ethnographie*, 1957

On écrivait il y a une cinquantaine d'années que « la première faute qui frappe tout esprit critique même dans les meilleures œuvres de sociologie - à de très rares exceptions près - c'est le défaut d'une connaissance universelle et systématiquement complète de leur domaine entier »¹.

La même remarque est encore valable aujourd'hui. Il convient cependant d'ajouter qu'il ne s'agit pas seulement d'un défaut de connaissance, mais encore d'un certain manque de curiosité qui ne facilite pas le cheminement vers la connaissance. Et ceci est valable pour l'ethnographie comme pour l'anthropologie.

L'érudition montre une tendance marquée, quand il s'agit des faits humains, à simplifier l'inconnu ou le peu connu, à se contenter d'à peu près, à bâtir sur des bribes. Et quand elle consent à s'enfoncer dans le labyrinthe des faits, c'est pour les réduire à une exposition de formules simples, voire lapidaires, comme en offrent les encyclopédies.

Il est même une attitude dont il faut bien dire un mot puisqu'elle est encore fréquente: celle d'une érudition qui réserve sa sollicitude aux peuples classiques, et refuse d'attacher quelque importance, non seulement aux travaux des ethnographes, mais encore aux populations mêmes dont ils parlent. Cette indifférence a sans doute diminué depuis un quart de siècle; cependant il convient encore de répéter, au sujet de travaux modernes remarquables, ce que Marcel Mauss écrivait à propos du travail de Fewkes sur le serpent chez les Indiens Tusayana²: « [cette étude] est à lire pour quiconque refuse de croire à l'excellence de certains documents ethnographiques: photographie, description schématique, plan, dates ... Combien de pareils renseignements ne surpassent-ils pas les pauvres indications que nous avons sur certains cultes locaux de la Grèce » ! Il n'est plus permis aujourd'hui d'ignorer l'existence d'autres peuples que les nobles riverains de la Méditerranée. Aucun ne doit rester au-dessous de la considération d'une certaine philosophie superbe qui semble parfois se dérober au devoir de comparer les riches et vénérés classiques à ceux qu'on appelle avec quelque dédain les primitifs. Il ne viendrait à l'idée d'aucun biologiste ou zoologiste de négliger les plus humbles formes de la vie sous prétexte qu'elles sont qualifiées d'inférieures. Aucun sociologue ou ethnologue ne doit s'attirer le reproche de ne pas embrasser toutes les cultures de tous les peuples sous le mauvais prétexte que leur chaos n'a pas encore été classé ni observé en totalité.

On doit mettre dans la recherche du fait social quel qu'il soit et dans la connaissance de toutes les sociétés humaines la même ardeur que font les naturalistes à établir une liste exhaustive des insectes et des plantes. Chaque population présente toujours une facette originale dont les diverses sciences de l'homme peuvent profiter. Il ne s'agit donc pas de donner quelques coups de sonde dans des contrées diverses, au hasard des voyages et des goûts, mais de s'arrêter longuement partout où il y a des hommes et de les observer. Nous ne soupçonnons pas les surprises réservées par l'étude des populations noires, entre autres.

Certaines d'entre elles, étudiées avec méthode et persévérance, ont apporté dernièrement au monde savant la preuve que jusqu'ici nous ne savions rien d'elles et que leur système de pensée est à la hauteur de celle du monde antique ou des peuples d'Asie.

Une autre idée fautive a aussi contribué à retarder les travaux d'observation: il y a quelques années certains érudits, et non des moindres, professaient que l'ethnographie ne devait plus être comparée. On pensait avec un sentiment de satisfaction à la période de la science où il avait été utile et même indispensable, allait-on jusqu'à dire, de donner des descriptions minutieuses et complètes des phénomènes humains, d'accumuler des documents consciencieusement catalogués. On convenait que ce travail avait été ingrat, et il semblait bon d'exprimer une sorte de reconnaissance condescendante à ceux qui l'avaient accompli.

Il faut revenir sur cette opinion.

¹ M. STEINMETZ, Classification des types sociaux et catalogue des peuples, *L'Année sociologique*, 3ème année, 1898-1899, p. 43.

² *L'Année sociologique*, 2^e année, 1897-98, p. 233.

Notre documentation, quoique considérable, est encore extrêmement fragmentaire, dans l'espace comme dans le temps, d'où d'énormes lacunes et cet aspect de mosaïque aux éléments épars pris par les civilisations que nous pensons connaître. Ces bribes singulières nous conduisent plus à des pressentiments qu'à des certitudes. Les ethnologues ne peuvent plus se contenter d'esquisses à grands traits, d'études dites complètes où seules les grandes institutions sont représentées, et où chacune d'elles est l'objet d'un chapitre judicieusement calibré pour l'édition.

Il s'agit aujourd'hui de mener des études précises et profondes sur des données étroites, avec des méthodes rigoureuses, et non d'aboutir à une sorte de petit panthéon de faits sociaux bien choisis, curieux, exceptionnels ou typiques, où les sociologues puiseront pour leurs besoins d'exemplification. Il s'agit d'établir les archives totales de l'humanité en procédant par monographies, et non d'édifier un monument d'illustrations. Alors seulement la sociologie pourra procéder à des généralisations et à l'établissement de lois.

Certes la tâche de l'ethnographe est difficile et longue. Il lui faut d'abord tirer parti de l'énorme documentation épars; il lui faut valoriser ces archives en reprenant, s'il est temps encore, les travaux sur le terrain; il lui faut surtout commencer mille enquêtes systématiques sur les populations les plus diverses dont on ne sait pour ainsi dire rien; il lui faut par ailleurs travailler vite, car les civilisations se détruisent les unes les autres ou se consomment d'elles-mêmes. Jusqu'au moment où les travaux rempliront certaines conditions de quantité ou de qualité, notre goût marqué pour les démarches déductives et pour la recherche de vérités applicables à toute l'humanité doit être considéré comme un fléau.

La documentation ethnographique n'est pas utile seulement aux tenants des sciences humaines *stricto sensu*. A chaque pas l'ethnographie se trouvera en présence de phénomènes qui pourraient et devraient être l'objet de nombreuses autres Sciences.

Il sera donc naturel qu'elle les étudie avec leurs méthodes ou avec des méthodes aménagées. De ce fait, elle profitera elle-même de ses voisines, mais elle leur apportera aussi des observations qui pourront les mettre sur d'autres plans d'action et leur donner des impulsions neuves. Même si l'ethnographie - et ce n'est pas le cas - n'était qu'une sorte de synthèse de méthodes appliquées ailleurs, elle aurait sa raison d'être puisque les autres disciplines ne se sont pas intéressées jusqu'ici très profondément aux sociétés dont elle connaît. Surtout concernant les faits sociaux, une discipline comme le droit par exemple, a souvent travaillé en vase clos.

De même la psychologie³, l'archéologie⁴, la science des religions ont peiné en ordre dispersé, sans cette vision unique indispensable qui seule peut tenir compte des liens unissant les phénomènes humains.

Mais la recherche ethnographique n'a pas seulement des buts théoriques, elle entend apporter une aide pratique à tous ceux qui vivent en contact avec des populations d'autres civilisations. Cette discipline est nécessaire à une politique éthique, à un gouvernement correct désireux de décision scientifique, à une exploitation rationnelle, profitable aux peuples en présence. L'ethnographie permet la pénétration systématique de la pensée des hommes comme la définition de leurs besoins matériels et moraux, Elle aborde méthodiquement cette question qui est encore du domaine de l'empirisme: comment rendre fécond le contact entre les Occidentaux à machinisme et les populations appartenant à d'autres systèmes.

Il a donc paru nécessaire de condenser ici quelques idées sur la méthode ethnographique. Elles sont le fruit d'une expérience déjà longue, acquise lors de la conduite d'une équipe de chercheurs qui doit sa formation à des établissements français et qui, pendant de longues années, a parcouru une grande partie des régions équatoriales et tropicales de l'Afrique. L'ethnographie connaît des activités matérielles et spirituelles des peuples. Elle étudie les techniques, les religions, le droit, les institutions politiques et économiques, les arts, les langues, les mœurs.

³ L'organisation de presque toutes les prêtrises primitives repose sur la possession; l'étude des crises rituelles de ces prêtres apporterait à la psychologie des documents de première importance sur ce phénomène mal connu.

⁴ L'archéologie, d'un point de vue général, est l'ethnographie (surtout matérielle) des peuples disparus. Concernant les peuples sans écriture, cette activité est également réservée aux ethnographes; l'enquête ethnographique aide et complète l'enquête archéologique.

Elle les considère comme des réalités, et non comme les jouets aisément modifiables de la fantaisie humaine⁵. Elle voit dans la société un corps dont les éléments s'articulent dans l'espace et dans le temps. Il suit de là qu'elle est une science de faits de concomitance, de répétition, de succession.

Elle est au premier chef une science des faits de concomitance. Elle est en présence de manifestations et de représentations qui s'emboîtent les unes dans les autres, s'équilibrent les unes les autres, et dont elle doit montrer les rapports dans le moment de son étude, de manière à construire un ensemble qui sera la description la plus précise et la plus complète possible de la société considérée. Par là, on pourrait la définir : histoire de l'actuel, ou description de la norme dans sa statique.

Elle connaît des faits de répétition, car les institutions et les croyances imposent aux hommes des règles de vie qui leur font accomplir les mêmes gestes et prendre les mêmes attitudes mentales à des moments ou dans des circonstances données. Ainsi donne-t-elle, en une certaine manière, une description de la norme dans sa dynamique.

Mais il s'agit là aussi de faits de succession, car gestes et attitudes ne sont pas absolument comparables d'une manifestation à l'autre, si bien qu'on peut voir dans toute institution la résultante d'une série de formes différentes les unes des autres.

Dans certains cas, l'ethnographie aboutit donc à déterminer l'évolution d'une société pour une période réduite et, par là, elle se rapproche de l'histoire et prépare les travaux des sociologues.

L'ethnographie n'est pas une science simple. La multiplicité et la diversité des faits humains en font un corpus de sciences et méthodes imbriquées les unes dans les autres comme le sont les faits humains eux-mêmes. C'est ainsi qu'on peut discerner une ethno-géographie, une ethnobotanique, une ethnozoologie, des ethnographies religieuses, morales, psychologiques, juridiques, économiques, linguistiques, technologiques, esthétiques. Chacune a sa méthode, qui souvent chevauche sur celles des autres.

Quant aux moments de ces méthodes, ils sont : formation des enquêteurs, détection et observation de faits humains, enregistrement, critique, exposition de ces faits.

L'ethnographie est un tel conglomérat de disciplines parce que la plupart d'entre elles, histoire des religions, morale, psychologie, se sont surtout intéressées jusqu'à présent aux peuples évolués, laissant précisément à l'ethnographie le soin de démêler les problèmes divers et même disparates que posent les populations sans machinisme⁶.

On pourrait donc traiter, à l'intérieur d'un ouvrage sur l'ethnographie, des diverses méthodes qu'emploient sur le terrain les chercheurs appartenant aux disciplines susmentionnées. Mais comme l'exposer serait amener à présenter de nombreuses redites, étant donné les recouvrements, par exemple, de la religion, de la morale et du droit, de l'esthétique et des techniques, il a paru préférable de traiter d'une méthode ethnographique générale, quitte à entrer chaque fois qu'il le faudra dans des détails d'application concernant chaque discipline. Dans la même occasion, nous serons amenés à donner quelques précisions sur les rapports que soutiennent ces sciences avec l'ethnographie, cette dernière étant souvent considérée comme une entité assez floue qui, ou bien n'aurait pas d'existence en elle-même et serait le reflet d'autres disciplines, ou bien existerait en elle-même, empiéter sur le domaine des autres.

⁵ Même si, comme on le prétend quelquefois, certaines institutions étaient le résultat de volontés individuelles, on découvrirait que les créateurs ou transformateurs obéissent, sciemment ou non, à des lois qui sont la condition même de la durée de leur création. Un génie est le plus souvent un homme ayant découvert avant les autres des lois qui résultent de ses observations.

⁶ Dans le but de simplifier l'exposé seront omises ici la question de l'ethnographie folklorique et celle de savoir si les sociétés évoluées ne gagneraient pas à être étudiées avec la méthode ethnographique.